

Mère de Guerre

Une pièce vide de tout décor, avec pour tout sol de gros cailloux blancs.

Sur une estrade, quatre musiciens aux visages fardés de blancs.

Appliquée sur le mur du fond, une sculpture faite de visages.

Une scène nue qui va laisser la part belle aux émotions.

Celle de la musique pour commencer, qui va s'élever lancinante pour créer l'ambiance lourde et opprimente de cet affrontement.

Comme enjeu, un vieil homme et sa valise en carton, il est là, à l'aube de sa mort et ses pensées s'agitent, ses souvenirs bouillonnent et ses questions sans réponses reviennent le hanter. Il est là entre la vie et le trépas et pour l'accompagner dans son dernier voyage sont revenus du passé et des limbes son parâtre et sa marâtre.

Des termes un peu désuets pour désigner l'homme et la femme qui ont recueilli ce petit garçon juif, qui l'ont protégé au péril de leur vie et lui l'ont élevé ensuite quand sa mère n'est pas revenue d'Auschwitz.

Cette femme est à jamais absente, mais toujours présente, jamais oubliée, mais réellement regrettée.

L'enfant et l'homme qu'il est devenu sont restés à tout jamais marqués, tiraillés entre la disparition de l'une et la présence de l'autre, le besoin d'aimer l'une et la peur de voler une part d'amour à l'autre.

Dans ce moment si privilégié, dans cette espèce de no man's land, elles vont resurgir du passé et affronter leurs douleurs.

L'une clame son sentiment d'avoir été abandonnée, crie sa haine envers ses tortionnaires et sa rancœur envers cette famille qui lui a volé son fils.

L'autre met en avant son abnégation, la peur de voir partir son petit, le sentiment de n'avoir jamais vraiment été aimée pour elle-même.

Elles vont s'affronter en paroles, en gestes, comparer leurs douleurs et essayer d'imposer un choix à leur fils

Elles font de lui leur Salomon, lui demandant de trancher, de choisir qui il aimera d'un amour exclusif.

La mise en scène sobre de Jacques Neefs et le choix des costumes offrent une puissance et une originalité supplémentaires.

La présence des cailloux, si elle doit être maudite par les chevilles des acteurs accentuent cette impression de fragile équilibre et de subtil déséquilibre permanents.

Les costumes des parents adoptifs sont tout à fait

fous, les acteurs portent un masque, pour accentuer leur absence, leur état d'esprit.

A l'opposé, la mère est habillée comme jadis, ses bourreaux l'ont tuée jusqu'au bout, même cet état spirituel lui est refusé. Même l'état de souvenir à aimer et à chérir lui a été interdit.

Ces contradictions sont superbement rendues visuellement et dans le mouvement. Ils se déplacent tour à tour vivement, mais aussi à gestes lents, parfois saccadés, dans une sorte de ballet.

Les acteurs méritent aussi leur belle part d'applaudissement pour avoir su insuffler tant de vie, de passion et de douleur contenue aux mots d'Adolphe Nysenholc.

Dolorès Delahaut est une superbe mère, criante de vérité, pathétique et tout à la fois rayonnante de détresse et de désespoir.

Grégoire Baldari est le fils déchiré et nous fait ressentir avec brio le poids de son dilemme, l'immensité de son désarroi, partagé qu'il a été, de tout temps entre deux amours, entre une fidélité à une morte et la tendresse d'une vivante.

Certaines de ses scènes, sans un mot, avec seulement le regard, le visage illuminé, torturé, magnifié par la souffrance sont sublimes.

Pour Hassiba Halabi, la marâtre, la prestation est encore plus ardue. Elle a en permanence le haut du visage caché, son jeu doit donc s'axer sur les yeux et les mouvements corporels, mais elle s'en sort haut la main.

Mère de guerre est à voir très vite, d'urgence même tant pour ses qualités que par la force de son message. On ne peut donc que déplorer que des aléas et contingences en aient raccourci la programmation.

Muriel Hublet

Résumé

bouillonne de vie, de passions inassouvies et de questions ensevelies.

Son enracinement dans la seconde guerre mondiale donne à la question de l'amour son tour tragique, mais l'essentiel se vit dans le moment présent où il est donné aux êtres séparés par la mort de se retrouver enfin.

Rafles, gares, trains. Toutes ces images, évoquées, reconstituées, sont dans nos mémoires. Familles déportées, familles déchirées, familles disloquées. Enfants perdus, enfants cachés, enfants sauvés.

L'angle sous lequel est traitée la Shoah est original. Il n'est pas question directement de camps de concentration ou d'extermination, mais de leur résonance aujourd'hui dans la conscience d'un ancien enfant caché, orphelin de guerre, pour qui l'attente des disparus n'est toujours pas terminée. La pièce rend hommage à des héros de chez nous, qui ont risqué leur vie pour sauver un enfant de la déportation, des "Justes entre les Nations".

Le sujet de "Mère de Guerre" est universel. Il s'agit d'un conflit entre la mère naturelle et la mère « adoptive » et l'impossibilité pour le fils de choisir entre les mères ennemies. Etre père ou mère est-ce naturel ou social ? Est-ce une fonction liée au lien du sang ? Est-ce un costume dont on peut se revêtir pour peu à peu se faire reconnaître par l'enfant ? Le don de soi ne suppose pas nécessairement la parenté, dans ce cas il est "dépersonnalisé", mais pas pour cela moins authentique, car il est d'autant plus gratuit dans l'oblation.

Propos de l'auteur : « La pièce rend hommage aux sauveurs, mais non pas sur le mode d'une célébration officielle. On voit les personnages vivre la question du sauvetage à travers le conflit des passions. (...) Comment être une femme qui aime l'enfant d'une autre avec la crainte que l'on pourrait vous dire que vous avez peut-être souhaité quelque part le non-retour. Et comment être une jeune mère injustement morte trop tôt sans être jalouse de celle qui a pu vivre toute une vie avec votre enfant perdu. (...) La pièce est introduite par le huitième quatuor de Chostakovitch dédié « à la mémoire des victimes de la guerre et du fascisme ». Les quatre comédiens prennent le relais des musiciens à travers une étrange chorégraphie qui fait penser à la danse de mort dans le film *Le Dabbouk*.

A. Nysenholc

Propos de Jacques Neefs

« C'est le parcours de ce fils qui a mis toute une vie pour combler son vide immense, qui donne une vision toute intime et personnelle d'un drame qui a par ailleurs meurtri des millions de vies. Mais des millions de vies, c'est abstrait tant qu'elles n'ont pas pris la forme, ne fût-ce que d'un seul visage. Dans la tradition démonologique juive, les mauvaises âmes, appelées *dabbouk*, venaient tourmenter les vivants. Dans *Mère de Guerre*, c'est le cas de la jeune mère morte en déportation et qui, revenue en fantôme, cherche le repos en son fils survivant. L'errance du juif s'arrête un moment. La mère pourrait être en paix avec elle-même, mais la rivalité avec la mère adoptive la renvoie dans diaspora éternelle. »

Pièce rééditée aux Editions Lansman

Spectacle vu au **Ecuries de la Maison Haute**

du 28 septembre au 7 octobre 2006 à 20h30

d'Adolphe Nysenholc

Avec Grégoire Baldari, Dolorès Delahaut, Hassiba Halabi, Pierre Hardy, et le quatuor Emilie de Halleux, violon - Elize Pieniezny, violon - Benoît Bursztein, alto - Leonor Palazzo, violoncelle